

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 27 mai 1921

Sommaire :

Marie Médiatrice Universelle
Amour

La semaine des écrivains
catholiques

L'Internationale catholique
Les insurgés de Cronstadt
et les bolchéviks

L'Union sacrée bien comprise

Lettre d'Irlande

La littérature dangereuse

Louis Picard
Charles Martens

abbé R. G. van den Hout
René Johannet

Comte Perovsky
Le vieux philosophe
P. Mc Carthy
Jean Valschaerts

Les idées et les faits : Chronique des idées : J. Schyrgens,
Belgique, R. F. — Italie, L. Picard. — Tchéco-Slovaquie.

La Semaine

Guerre en Haute-Silésie, insurrection en Égypte, révolution en Irlande, émeutes à Pétrograd, troubles au Portugal... « mais si les nations refusaient de s'incliner devant Dieu et devant son Christ, la paix qui se conclura serait, malgré la solennité dont elle pourrait être entourée, malgré les tribunaux internationaux qui la déclareraient inviolable, une paix précaire (Cardinal Mercier) ».

* Exposé de la situation financière du pays par

M. Theunis, ministre des finances, 40 milliards de dettes et le gouffre s'agrandit chaque jour.

* Emile Combes qui rompit les relations entre la France et le Vatican est mort le jour même de l'arrivée à Rome de M. Jonnart, le nouvel ambassadeur de la République.

* Symptôme heureux : la Confédération Générale du Travail ne compterait plus aujourd'hui que 600.000 membres alors qu'en janvier 1920 elle avait encore 1.350.000 adhérents.

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

Rédaction : 38, Boulevard Botanique, Bruxelles
Téléphone : B. 9945.

Administration : 60, rue Vital Decoster, Louvain
Tél. 347 et 355.

Conditions de l'abonnement :

Un an 25 francs
Six mois 15 francs
Le numéro 75 centimes

Pour l'étranger port en sus

La revue est envoyée gratuitement, pendant un mois, à quiconque en fait la demande à M. l'Administrateur de La revue catholique des idées et des faits, 60, rue Vital Decoster, Louvain.

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages. Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures. Canes. Parapluies. Fourrures. Modes.

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :
Longue rue Neuve, 107-109, Anvers

SUCCURSALE :
Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

PRINCIPALES OPÉRATIONS

Comptes-Courants. — Ouvertures de crédit. — Cautionnements pour travaux publics.

Comptes-Chèques. — Les titulaires d'un compte ont la faculté de rendre les effets et quittances qu'ils ont à payer payables aux caisses de la Banque sans aucun frais.

Dépôts à terme. — Intérêts à convenir.

Escompte et encaissement d'effets de commerce et quittances sur la Belgique et l'Etranger à des conditions très avantageuses. Tarif sur demande.

Avances-Prêts, sur des fonds publics belges et étrangers régulièrement cotés, ainsi que sur immeubles.

Chèques, Mandats et Lettres de crédit sur toutes les villes belges et étrangères.

Fonds publics. — Ordres de bourse tant à Anvers qu'à Bruxelles, Paris, Londres, etc.

Coupons. — Négociés sans frais.

Caisse d'Épargne. — Intérêts 3 1/2 %.

Coffres-Forts blindés, offrant le maximum de sécurité contre le vol et l'incendie.

Action Catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Téléphone B 4991

NOUVELLES PUBLICATIONS :

- 1) **L'Héroïne Nationale Gabrielle Petit**, par CYR. VAN OVERBERGH, belle brochure, franco 0,25 ; 12 ex. franco 2,50 ; 100 ex. franco 16,25 fr
- 2) **L'Heure a Sonné!** Tract Pascal Nouvelles par SAVONAROLE, franco 0,40 fr. ; la douz. franco 4,00 fr. ; le cent franco 27,50 fr.
- 3) **L'Eglise et l'Ecole.** Doctrine, Lois, Document, par le R. P. LALLEMAND, S. J. Prix franco 1,85 fr. ; 12 ex. franco 18 fr. ; 25 ex. franco 36 fr.
- 4) **Le caractère Chrétien**, par le R. P. OLIVIER, franco 1,60 fr.
- 5) **L'âge mûr et sa réhabilitation**, (Conférence donnée à la Fédération des Femmes Catholiques Belges) 1,00 fr.
- 6) **Diagnostic et Traitement des âmes ou l'art de la Direction** par l'auteur des Communions Ferventes ; 8,50 fr., franco 9,00 fr.
- 7) **Le Programme de l'Electricité communale**, par CYR. VAN OVERBERGH, franco 0,40 fr. ; la douz. franco 4,00 fr. ; le cent franco 26,25 fr.

L'édition flamande sous presse, 0,15 fr. ; la douz. 1,50 fr. ; le cent 10 fr. franco 11 fr.

Vie du R. P. Lintelo, S. J. Apôtre de la Communion quotidienne, par le R. P. SEVERIN, S. J. 1 vol. in 8° 352 pages, portraits, 5 fr. ; franco 5,75 fr.

La Science et les Miracles de Lourdes, par le Docteur CUVELIER, 1,00 fr.

Marie médiatrice universelle

Le protestantisme ne supporte aucune médiation entre l'âme chrétienne et son Dieu. Pire que les iconoclastes, il ne s'assouvit pas de briser les statues de nos célestes intercesseurs, il voudrait supprimer les intercesseurs eux-mêmes et les enlever à l'espérance de l'humanité.

Mais la doctrine catholique confond de plus en plus cette pernicieuse erreur protestante. Elle met en lumière toujours plus vive le rôle de la médiation des Saints dans l'économie surnaturelle, et, particulièrement, elle exalte la toute-puissante médiation de la Sainte Vierge.

Sur ce sujet, la nouvelle fête de Marie Médiatrice, que nous célébrerons mardi prochain et qui a été instituée à la requête de Nos Seigneurs les Evêques et pour les diocèses de Belgique, nous invite à une fervente méditation.

Laisant à d'autres, aux maîtres de la Science sacrée, le soin de qualifier théologiquement, en tenant compte de la nouvelle donnée introduite dans la question par la concession de la fête et de l'office, la doctrine de la médiation universelle de la Sainte Vierge, nous ne voulons que fixer le regard simple et direct de la foi sur cette sublime et mystérieuse réalité, que l'Eglise propose à notre vénération.

* * *

Marie est Médiatrice universelle, c'est à dire que toutes nos prières passent par elle, même celles que nous adressons directement à Dieu, même celles que nous confions à d'autres intercesseurs.

Marie est Médiatrice universelle, c'est à dire que tous les dons de Dieu nous sont obtenus par elle. Nous les devons à ses prières et à ses mérites beaucoup plus qu'à nos pauvres mérites et à nos pauvres prières, beaucoup plus qu'aux mérites et aux prières de tous les autres Saints.

Les interventions de la Sainte Vierge auprès de Dieu sont d'une efficacité, d'une qualité, d'un ordre supérieurs, incomparables.

Pour fléchir la justice de Dieu, pour incliner vers nous sa bonté, pour attirer la rosée céleste sur la terre desséchée, les plus ardents désirs, les plus sanglantes mortifications, les plus profondes humiliations resteraient inefficaces si la Vierge, là-haut, ne joignait les mains, en levant les yeux vers son Fils. Dieu attend ce signe pour sanctifier, pour pardonner, pour sauver. Le salut du genre humain et de chacun des hommes relève de son irrésistible et souveraine intercession.

Mystère déconcertant, tellement il est glorieux pour la Sainte Vierge et, en elle, pour la nature humaine ! La scène de l'Annonciation — les trois personnes de la Sainte Trinité penchées vers la terre, tandis que l'archange parlait à Marie, et attendant le « fiat » de cette enfant pour opérer l'Incarnation et commencer l'œuvre rédemptrice — cette scène qui fit se prosterner les neuf chœurs angéliques et rendit plus vibrant leur hymne d'incessantes adorations, cette scène qu'on croirait un instant unique de l'éternité, se prolonge et se multiplie à tous les instants, elle se prolongera et se multipliera jusqu'à la fin des siècles. Car Dieu attend toujours le « fiat » de la Vierge de Nazareth pour descendre parmi les hommes, pour les guérir, pour les instruire, pour les sauver.

Dieu, dit Bossuet, ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la Sainte Vierge, cet ordre ne change plus ; et les dons de Dieu sont sans repentance. Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevons encore par son entremise les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, elle y contribuera éternellement dans toutes les opérations qui n'en sont que des dépendances (1).

* * *

Sa charité maternelle !... Bossuet identifie justement et pertinemment le rôle maternel de la Sainte Vierge avec son rôle de médiatrice universelle. C'est en effet par sa médiation qu'elle nous donne la vie surnaturelle, qu'elle nourrit et protège en nous cette vie surnaturelle, qu'elle fait notre éducation surnaturelle, en un mot, qu'elle est très réellement notre mère.

Chacun de nous peut se dire : la mère du Christ est aussi ma mère. Ce serait diminuer l'estime et l'admiration que nous devons avoir de son action surnaturelle, ce serait diminuer les motifs de notre reconnaissance et de notre amour filial, que de concevoir seulement une intervention générale de Marie pour l'ensemble des hommes, Dieu se chargeant de distribuer à chacun, selon ses mérites et ses dispositions, les grâces obtenues par la « toute puissance suppliante ». Non, non, elle est vraiment notre mère à chacun. Elle connaît parfaitement chacune de nos âmes. Elle nous suit avec une maternelle sollicitude dans toutes les démarches qui intéressent notre vie surnaturelle et notre salut.

Et ne criez pas à l'impossible. Ne demandez pas comment une intelligence peut contenir sans éclater et surtout sans être distraite de sa béatitude une telle somme, une somme infinie de préoccupations. C'est un prodige, c'est un mystère. A votre demande, il n'y a pas d'autre réponse que celle de l'archange Gabriel à Marie elle-même quand elle l'interrogeait sur la conception virginale du Messie : Rien n'est impossible à Dieu.

C'est un principe généralement admis par les théologiens, que Dieu révèle aux élus, dans l'ineffable vision de son Essence, tout ce qu'il leur importe de connaître (2). Il révèle donc sans aucun doute à Marie tout ce qu'il lui importe de connaître comme médiatrice universelle, comme véritable mère de tous les hommes, c'est-à-dire l'état spirituel, les possibilités, les misères, les vertus, les désirs et les prières de chacun de ses enfants.

* * *

Prodigieux mystère, que l'intelligence de la Sainte Vierge ! Mystère également prodigieux, que son cœur !

Jamais une mère n'a aimé son fils unique comme Marie aime chacun de ses milliers d'enfants.

(1) 3^e Sermon pour la Conception de la Sainte Vierge, 1^{er} point.

(2) St Thomas, III p., q, 10, a. 2.

C'est le Christ qu'elle aime en nous, car la vie de la grâce, qui est en nous, est une réelle participation de la vie du Christ. Ce qu'elle veut accroître en notre âme, ce qu'elle veut nous rendre si nous avons le malheur de vivre dans l'état monstrueux d'un chrétien qui a perdu le Christ, c'est la vie de son Jésus.

En sorte qu'il n'y a pas en elle deux amours maternels, celui de son Fils divin et celui de ses fils adoptifs les hommes, mais un seul et même amour que nous partageons avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Saint Jean s'exclamait d'admiration et d'adoration en considérant l'infinie charité de Dieu qui a voulu que, non seulement nous nous appelions, mais que nous soyons réellement ses enfants. De même, nous pouvons dire : la bonté de Dieu et celle de sa mère Marie ont voulu que, non seulement nous partagions avec le Christ le nom de fils de Marie, comme nous partageons avec Lui le nom de fils de Dieu, mais que nous soyons véritablement avec Lui les enfants de Marie, comme nous sommes avec Lui les vrais enfants du Père qui est dans les cieux.

A la pensée que la Ste-Vierge nous aime du même amour dont elle a aimé et dont elle aime son Fils divin, de cet amour qui L'adora dans la crèche, qui L'emporta en Egypte, qui Le chercha si douloureusement par les rues de Jérusalem, qui trouva dans la pauvre maison de Nazareth le Paradis, qui endura le martyre au pied de la Croix, qui exulta, au matin de la Résurrection, de la plus grande joie qu'une créature ait jamais connue sur la terre, et qui exulte à jamais plus ineffablement encore, d'une béatitude supérieure à celle des anges et de tous les élus réunis ; à la pensée que la Sainte Vierge nous aime de cet amour maternel créé tout exprès pour aimer un Dieu ; n'est-ce pas qu'on comprend la ferveur, l'enthousiasme, le lyrisme de la piété qui animent, pour notre Mère, les Saints et toutes les âmes surnaturellement éclairées ; n'est-ce pas qu'on comprend que Dante, arrivé au sommet de son poème chrétien, au dernier chant du Paradis, après tant de splendeur, de puissance et de hardiesse poétiques, ait pu trouver encore, pour parler d'elle, des accents inouïs et que lui-même, semble-t-il, ne se connaissait pas.

Il met sur les lèvres de Saint Bernard, après un hymne à la divine maternité, une prière émouvante :

*Pour les élus, vous êtes un soleil étincelant
De charité ; pour les mortels,
Vous êtes une source vive d'espérance.*

*Vous êtes si grande et si puissante,
Que vouloir obtenir quelque grâce sans recourir à vous,
C'est vouloir que notre prière vole sans ailes jusqu'à Dieu.*

La voilà, chantée par le plus grand des poètes chrétiens, l'universelle médiation de Marie, que nous venons de méditer et que nous fêterons prochainement.

*Votre bonté ne secourt pas seulement
Ceux qui vous prient, mais très souvent
Elle prévient spontanément nos prières.*

*En vous la miséricorde, en vous la pitié,
En vous la magnificence, en vous se trouve assemblé
Tout ce qu'une créature peut contenir de bonté.*

Puis S. Bernard expose l'objet de sa requête : que Dante puisse, avant de redescendre des hauteurs de sa vision sur la terre, contempler, autant qu'il peut être donné à un mortel, la face même de Dieu.

Alors,

*Les yeux de la Vierge aimée et vénérée de Dieu lui-même,
Ces yeux qui, pendant que parlait l'intercesseur, montraient assez
Combien sa prière lui était agréable,*

*Ces yeux se levèrent vers la lumière éternelle :
Et sachez bien qu'à ce regard, il est interdit
De comparer le regard d'aucune autre créature.*

Et, instantanément, Dante contempla ce que l'œil de l'homme n'a point vu, ni son oreille entendu, ni son cœur pressenti.

Magnifique tableau, que ce passage de Dante, du rôle de Marie dans l'ascension des âmes vers Dieu, en quoi consiste toute l'humaine destinée.

LOUIS PICARD



Amour

*L'Amor, che muove
il sole e l'altre stelle.*

DANTE

*Toi qui meus le soleil et les autres étoiles
Ferment mystérieux du vivant Univers,
Amour, principe et fin, radieux sous tes voiles,
Montre-nous tes splendeurs et viens briser nos fers.*

*C'est toi qui fis jaillir du primitif abîme
Les astres tournoyants dans leurs cercles de feu ;
C'est toi qui conçus l'homme — et son destin sublime —
Semblable à son Auteur, héritier de son Dieu.*

*C'est toi qui des sommets de la Divine essence
Fis descendre ici-bas, le Verbe, l'Eternel,
Né du Père avant l'aube et Fils de sa substance,
Pour nous laver du crime et nous rouvrir le Ciel.*

*C'est toi qui l'inventas, cet effrayant miracle
D'un Dieu crucifié, mort d'amour et vainqueur ;
C'est toi qui le retiens captif au tabernacle,
Offrant avec sa chair les trésors de son Cœur.*

*O chef d'œuvre du Père ! ô merveille ineffable !
Jésus, « qui nous aimant, nous aima jusqu'au bout »,
Le Roi, l'Ami, le Frère et l'Amant adorable,
Que nul bien ne remplace, et qui remplace tout !*

*O Maître, sauvez-nous ! Que nos âmes lassées
D'avoir en vain cherché le salut loin de toi
Retrouvent, dans tes bras et sur ton Cœur pressées,
L'Amour essentiel, l'Espérance et la Foi !*

CHARLES MARTENS.



La semaine des écrivains catholiques

Elle s'est tenue à Paris, à l'Institut Catholique, du 16 au 22 mai. Plusieurs centaines d'écrivains français y participèrent. Parmi les étrangers, et ils n'étaient guère nombreux, se trouvaient une demi-douzaine de Belges.

Essayons de donner une impression d'ensemble de cette tentative que d'aucuns trouvaient très hardie et dont la seule possibilité marque qu'il y a quelque chose de changé en France.

Car les catholiques français sont profondément divisés, autrement divisés encore que ne le sont les catholiques chez nous. Les organisateurs de la Semaine, M. Gaëtan Bernoville et ses amis des « *Lettres* » avaient eu l'idée de réunir les écrivains catholiques pour examiner en commun certains problèmes essentiels : la vie intérieure, l'école, la défense de l'esprit, les devoirs envers la vérité, l'Internationale catholique. Il semble — et la chose m'a été confirmée par des observateurs mieux à même qu'un étranger de juger sainement les choses — il semble que le résultat eût pu davantage répondre à l'attente. Certes, la semaine fut extrêmement intéressante, mais surtout « en dehors » de ses cadres : conversations entre esprits aux tendances identiques, rencontres utiles, etc. Les séances mêmes m'ont laissé, à certains égards, une impression quelque peu fâcheuse.

* * *

Deux remarques générales, d'abord.

Une première : pendant tout le cours de la Semaine, j'ai pu vérifier la vérité et la profondeur de la thèse exposée ici par M. Belloc. Les catholiques s'en tiennent généralement à la défensive. Tout naturellement, on se borne à plaider les circonstances atténuantes pour défendre la vérité. Alors même qu'on dit des choses fort sensées, très fortes et très belles souvent, comme le jour où le P. de Grandmaison répondit magistralement à d'injustes et d'inopportunes réflexions de M. Paul Bureau, même alors, il y a dans la « manière » un je ne sais quoi d'hésitant, de « défensif », un esprit qui, comme le disait M. Belloc, n'est pas celui qui donne la victoire.

Une deuxième remarque, c'est qu'on a pu constater une fois de plus, que le catholicisme est un merveilleux élément d'union. Il y avait, réunis là, des représentants de toutes les opinions qui divisent les catholiques français et pourtant, l'union sur l'essentiel ne cessa de régner. Sans doute, on n'osa pousser trop loin l'examen des solutions pratiques aux problèmes posés, car l'accord eût été impossible, mais d'entendre Marc Sangnier déclarer qu'il nous fallait, tous, être avant tout catholiques, « *d'abord enfants de l'Église, avant toute autre chose* », et affirmer que, malgré toutes les divisions sur les questions laissées à la libre discussion des individus, l'essentiel, c'est à dire, ce que Dieu nous apprend par le Christ et son Église, nous trouvera unis toujours, d'entendre cela avait quelque chose d'émouvant. Et, pendant que le député de Paris développait — avec quelle éloquence ! — sa thèse et que toute l'assistance, sans exception, l'acclamait ; pendant que M. Johannet — qui est à l'antipode des idées politiques de M. Sangnier — soulignait cette magnifique unanimité et applaudissait des deux mains, je ne pouvais m'empêcher de remercier le ciel de cette confirmation brillante du point de vue

qu'essaye de défendre « *La revue catholique des idées et des faits* » : montrer aux catholiques, toujours, sans se lasser, que quoi qu'ils fassent, et quoi qu'ils disent, l'essentiel les unit.

Le vendredi, salle comble, pour la séance consacrée à l'Internationale catholique. M. Johannet y lut le rapport que nous publions plus loin. La discussion fut vive. Malheureusement, le règlement de la Semaine — dont le programme était d'ailleurs beaucoup trop chargé — ne permettait guère aux débats de prendre l'ampleur souhaitable. Tout se ramena bien vite à la question : que faire vis à vis des catholiques allemands ? Problème complexe qui divisa profondément l'assemblée. Et cependant le principe qui doit dominer ici n'est-il pas très clair ? Membres d'un même corps, l'Église, nous devons souffrir de tout ce qui porte atteinte à la belle unité de l'œuvre du Christ. Oui les haines sont encore vivaces, les préjugés demeurent et les défiances subsistent, mais il faut que ceux qui peuvent le faire tendent ardemment à rapprocher les fils d'une même mère ; il faut travailler à restaurer la *catholicité supra-nationale*. J'aime cette formule de M. Jacques Maritain, et qui me semble bien plus heureuse que le terme *d'internationale catholique*, dont le prince Ghika et Mgr Deploige firent le procès. Évidemment LA PRUDENCE LA PLUS AVERTIE s'impose et on ne saurait s'entourer d'assez de garanties. Il nous faut éviter d'être manœuvrés par l'adversaire d'hier, et il y a là un grave danger.

Toutefois, pourra-t-on s'en tenir à répéter toujours : pas de relations avec les allemands tant que ce peuple malhonnête n'aura pas confessé et réparé sa faute ? D'ailleurs, quelqu'un qui revenait d'Allemagne signala l'existence là-bas de petits groupes de catholiques sincères ayant la compréhension exacte de la situation et avec lesquels on devrait entrer en relations pour éclairer nos frères d'Outre-Rhin. La charité nous commande de travailler à dissiper les erreurs dans lesquelles versent encore nos coréligionnaires allemands. Fasse le ciel que nous puissions voir se resserrer bientôt les liens qui doivent unir ceux dont dépend le salut du monde, car le monde est en péril et il n'y a que nous pour le sauver.

* * *

A cet égard il est permis d'être optimiste. La France compte, à l'heure actuelle, un groupe de « jeunes » tout à fait remarquables. L'avenir leur appartient, car ils savent nettement ce qu'ils veulent et vivent ardemment, passionnément, leurs convictions. Puisant dans une vie intérieure intense une ardeur d'apostolat vraiment magnifique, ils vont... et rapidement conquerront leur pays. « Jamais, nous disait M. René Bazin, jamais, à aucune époque, nous n'avons eu pareille abondance de talents extraordinaires. Et pourtant, la guerre nous en a pris la moitié au moins ! Ce qui reste nous vaudra, dans quelque temps, des résultats splendides. Je suis sûr d'un printemps catholique prochain... »

L'action de ce groupe-là est certainement la plus féconde à l'heure actuelle. Petit à petit, ils envahiront, eux et ceux qu'ils auront formés, toutes les citadelles importantes de la pensée française. « Quand on a la certitude de vaincre, on ne perd pas son temps à se défendre ! » déclarait fièrement Robert Valléry-Radot, le soir où il fut question de nos devoirs envers la Vérité.

Un jour, nous fûmes à Versailles, chez celui que tous reconnaissent pour un des chefs de ce nouveau catholique, M. Jacques Maritain. Philosophe éminent, M. Maritain est un de ces hommes que l'on sent prédestinés à en convertir beaucoup d'autres. Il vient de très loin, de l'anarchie et du bergsonisme, mais on s'aperçoit vite que la vérité totale, la

vérité rayonnante, habite pleinement cette âme qu'une vie intérieure profonde anime étonnamment.

Il y avait là M^{me} Maritain, qui n'est pas une inconnue pour les lecteurs de Léon Bloy, Pierre van der Meer de Walcheren, le converti hollandais, filleul de Bloy, lui aussi, comme Maritain, Paul Cazin, un converti récent, qui fit à la Semaine une belle profession de foi, Robert Vallery-Radot, le chanoine Halflants et moi.

Nous passâmes une heure exquise. Cazin lut quelques-unes de ses pages inédites. Il lit délicieusement, l'auteur de *L'humanisme à la guerre*, et nos lecteurs pourront goûter bientôt sa langue si pure, si fine et si belle.

Et l'on causa... M. Maritain s'en prit à mes impressions plutôt défavorables. Il paraît que j'attendais trop de ces réunions d'écrivains catholiques. A l'entendre il n'était pas possible d'obtenir un meilleur résultat. Il mit en garde contre l'exagération qu'il y aurait à attribuer à pareille rencontre une importance qu'elle ne peut, qu'elle ne saurait en aucun cas avoir. Il faut bien qu'on s'en tienne en pareilles circonstances, à des généralités assez vagues et qu'on évite les applications trop concrètes, les questions trop brûlantes. Les divergences profondes éclateraient et pour ne conduire à aucun résultat pratique. D'ailleurs le travail utile est le travail personnel et celui de petits groupes pensant de même sur l'essentiel et sur les applications. Des Semaines comme celle-ci peuvent être très utiles pour se rencontrer, apprendre à mieux se connaître, arrondir certains angles...

Le dimanche après-midi il y eut une belle réunion de clôture présidée par le Cardinal de Paris et le soir un fraternel banquet réunit les « semainiers ». Nous nous en revînmes rendant grâce à Dieu du grand espoir qu'il y avait au beau pays de France, mais aussi, mais surtout, de toutes les bénédictions dont il a comblé notre chère Belgique !

abbé R. G. VAN DEN HOUT.



L'internationale catholique ⁽¹⁾

En me servant, comme je vais le faire, au cours de ce rapport du terme d'*Internationale Catholique*, je tâcherai de ne tomber dans aucune des équivoques où il pourrait précipiter des esprits aventureux. Notamment il ne s'agit pas, chaque fois que cette expression se présentera, de songer à une organisation autonome chargée de doubler, en quelque sorte les services de l'Eglise, mais plutôt à un état d'esprit, *l'esprit de chrétienté*, qu'il s'agit de vérifier d'abord en nous, avant de l'incarner dans des formes nouvelles ou rajournées, capables d'assurer socialement, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à l'heure actuelle, les communications entre catholiques des divers pays.

Le mot d'*Internationale Catholique* est-il condamnable, voire critiquable en lui-même ? C'est aller bien loin que de le soutenir, car le Pape a expressément béni l'*Internaccio Katolika* de Graz, et c'est assez dire. Derrière ce mot, est-il interdit même de songer à une organisation inédite et générale des groupements catholiques de tous pays sur un plan autre que le plan religieux ? Ne l'affirmons pas trop vite, car le

(1) Rapport lu à la Semaine des écrivains catholiques qui vient de se tenir à Paris. Le mot « Internationale catholique » a soulevé de très légitimes objections. Il faudra, semble-t-il, trouver une formule plus heureuse. Mais il reste que notre collaborateur signale des problèmes de la plus haute importance et qu'un effort s'impose en vue de réaliser une union plus étroite entre les membres de la « Catholicité supranationale » (le mot est de M. Jacques Maritain).

Pape semble avoir chaleureusement approuvé, dans le principe du programme Steger, une initiative de ce genre, extrêmement hardie, puisque, par certains traits, elle rejoignait presque la conception du sur-Etat.

Au surplus, le mot d'*Internationale Catholique* possède, à mon avis personnel, des côtés excellents qui sont d'ailleurs des côtés secondaires. Il dégage en effet un certain esprit de conquête, d'affirmation, de signification commode et pratique, qui invite les catholiques à hausser socialement leurs regards au-dessus de ces intérêts nationaux, trop strictement compris, qui ont causé la perte de tant de nations, pour considérer en face le problème général de la civilisation, dont les nations dépendent et dérivent.

Harcelés comme nous le sommes par des menaces d'ordre international, menaces ploutocratiques, menaces communistes, menaces protestantes, menaces juives, toutes dépouillées de visage particulier, comment ne songerions-nous pas à les rencontrer sur le terrain même où elles se meuvent,

Cela dit, prétendre organiser les catholiques sur le modèle brutal des socialistes, voire de la *Société des Nations*, est très certainement condamnable, dangereux, chimérique... L'*Internationale socialiste* a un sens très concis : c'est l'*organisation des travailleurs contre les régimes politiques et sociaux actuels*, autrement dit une machination antinationale et antisociale. Je ne crois pas que la contagion des mots puisse jamais conduire le plus téméraire des esprits à imaginer une *Internationale catholique* de ce type-là.

Néanmoins, on entrevoit très bien comment une certaine organisation internationale des catholiques risquerait, entre autres choses, de prêter aux manœuvres politiques de personnes intéressées et aux influences occultes de tel ou tel gouvernement ; il n'est pas sûr qu'elle usurperait fatalement la souveraineté de l'autorité spirituelle, car il existe pour celle-ci mille manières préalables d'assurer l'exercice de son veto permanent, mais elle compromettrait aisément l'indépendance et l'intérêt général, des divers États.

En résumé, s'il est difficile d'abandonner le terme d'*Internationale Catholique*, que tout le monde emploie ou comprend, il faut n'en user qu'avec une extrême prudence et sous des réserves expresses, d'une façon cursive et sans y attacher de sens dogmatique. Le terrain sur lequel il nous conduit reste encore douteux et malléable ; les formes au milieu desquelles il nous place manquent de contours ; les buts qu'il se propose varient à l'infini, suivant les promoteurs de tels ou tels systèmes. Les uns ont en vue la guerre et les autres la charité. Certains recourent à lui pour couvrir leurs intrigues, leurs ambitions, leurs intérêts.

* * *

Pour nous, il ne peut s'agir que de restaurer d'abord *les conditions morales de la chrétienté*, sans prétendre à échafauder des combinaisons savantes, mais inopportunes, et je crois que sur ce point tout le monde parmi nous est à peu près d'accord. Comment ne le serions-nous pas ?

En tant que catholiques français, un embrigadement trop rigoureux des forces catholiques nous mettrait en effet dans cette alternative ou bien de blesser le plus juste *patriotisme*, si l'on admettait les Allemands (car nous ne sommes pas là dans l'ordre *purement spirituel* de la charité), ou bien de blesser l'unité *catholique*, si on les excluait, puisque ce serait en qualité de catholiques qu'ils seraient appelés. Mieux vaut donc attendre, se réserver, étudier et n'agir qu'à bon escient.

Au surplus, il n'entre pas dans le cadre de ce rapport d'évoquer dans son ensemble le problème de l'*Internationale Catholique*, mais bien de dégager les relations qu'il peut y avoir entre lui et nous, écrivains ou journalistes.

Tout au plus doit-on faire ressortir ceci : la dernière guerre a multiplié entre peuples des rapprochements qui nécessitent entre catholiques un supplément de relations organisées.

Dans l'état actuel des choses on risque en effet de voir se perpétuer des scandales dans ce genre : se rendant à Lucerne, les *Chevaliers de Colomb* furent reçus par les autorités protestantes, qui leur firent visiter la ville de telle sorte qu'en s'en retournant les *Chevaliers de Colomb* purent croire que pas un catholique n'y résidait, alors que des œuvres catholiques y prospèrent en assez grand nombre.

Mieux : pendant la guerre, beaucoup de catholiques suisses demandèrent à héberger de petits Autrichiens. On s'empressa de déférer à ce charitable désir. Or, que découvrit-on plus tard ? La désignation des enfants, faite par les Syndicats ouvriers, avait surtout porté sur de petits révolutionnaires ou de petits Israélites.

De même, nos enfants du Nord, dirigés sur la Suisse, sont souvent accueillis dans des familles protestantes, qui font auprès d'eux du prosélytisme confessionnel.

L'Église, en tant qu'Église, n'est pas adaptée au genre de relations, en quelque sorte civiles, matérielles, que le mot d'*internationale* exprime tant bien que mal, et qui tendrait à supprimer certaines barrières résultant de la nationalité politique, barrières très certainement fâcheuses et parfois même franchement odieuses. Par exemple, il n'existe aucune organisation entre catholiques pour venir en aide politiquement à leurs coréligionnaires de Palestine dépouillés par la politique sioniste de l'Entente. On se borne à vitupérer contre les Juifs. Ce n'est pourtant pas avec de l'antisémitisme pur qu'on résoudra la question — si tant est que la question juive comporte une solution autre que religieuse.

Mais j'ai hâte de délaissier ces généralités. Nous sommes réunis entre écrivains, journalistes. C'est en tant qu'écrivains et journalistes que la question de la chrétienté, sous son aspect contemporain, nous intéresse. Je dois d'abord déclarer que nous n'avons pas qualité pour résoudre les difficultés qu'elle suscite, pas même pour proposer une solution. Cela passe de beaucoup par-dessus nos têtes.

Sommes-nous même qualifiés pour recommander à nos coréligionnaires de la presse telle ou telle attitude, vis à vis de la question ? En tout cas, nous pourrions discuter plus valablement à ce sujet. Je ne me fais d'ailleurs aucune illusion sur l'intérêt pratique d'une telle discussion. Nous échangerions, sans résultat, des idées dépourvues de commune mesure, des idées d'origine contradictoire, de but incertain.

Nè vaudrait-il pas mieux envisager le problème de l'*Internationale catholique* d'une façon plus technique, et dans la mesure où elle tombe vraiment et techniquement sous nos prises ?

Par exemple, n'est-il pas regrettable que, d'un pays à l'autre, les catholiques, en tant que catholiques, soient si peu *au courant* (j'insiste sur ce mot et sur le sens de ce mot) de leurs intérêts et de leurs sentiments respectifs ? Et cette ignorance regrettable, n'est-ce pas un peu à nous, écrivains et journalistes, qu'il appartiendrait de la faire cesser ?

Pour prendre tout de suite le taureau par les cornes, ne serait-il pas intéressant de connaître à fond la *mentalité* des catholiques allemands ? Que pensent-ils ? Que veulent-ils ? Qu'espèrent-ils *en tant que catholiques* ? Il y a une chose que tout le monde fait remarquer : c'est que jusqu'à présent les deux ministères qui ont accepté, l'un le traité de Versailles, l'autre l'ultimatum de Londres, se sont appuyés contre les pangermanistes sur les catholiques, donc que l'élément catholique en Allemagne, par deux fois, s'est exhibé, avec les socialistes, comme la cheville ouvrière de la paix internationale, en tout cas de la paix franco-allemande considérée sous ses aspects immédiats.

On peut tirer de ces deux faits une foule de conclusions. Des esprits téméraires recommanderaient aussitôt une collaboration étroite des catholiques de France et d'Allemagne. C'est un pas que je me garderais bien de franchir. Il nous coûterait trop cher. Nous ne sommes pas de taille, avec nos organes imparfaits, à nous mesurer avec le Centre. Nous n'avons pas le gouvernement derrière nous. Nous n'aurions même pas les catholiques. Enfin, ce serait usurper le terrain des diplomaties nationales.

Il n'en reste pas moins qu'il y a dans le catholicisme une vertu apaisante qui le prédispose aux bonnes relations internationales. La paix de Dieu, aspect positif de la chrétienté de ce côté-là de l'action humaine, pourrait être sagement reprise de nos jours.

L'histoire nous prouve en effet que le catholicisme est un ami naturel de la juste paix. J'en conclus ceci : que les écrivains et journalistes catholiques ont le devoir de suivre mieux qu'ils ne le font l'évolution des forces catholiques de pays à pays. Avec de la prudence, il en résultera plus de bien que de mal.

* * *

Cette proposition en suggère inévitablement une autre que voici : il y aurait intérêt à multiplier, sur le terrain catholique, les points de contacts journalistiques ou intellectuels. De toutes parts nous voyons se former ou renaître les associations internationales de presse et notamment des associations catholiques. Le mouvement semble être surtout intense entre l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Italie, l'Allemagne et les États-Unis. Sans dissimuler aucun des périls que comportent des conjonctures de cette nature, je suis bien obligé de dire qu'en pareille matière les absents ont souvent tort et que la France brille presque toujours par son absence. Il faut être prudent, c'est entendu, mais la prudence consiste parfois à ne pas s'abstenir et à maintenir le contact.

Ce contact intellectuel entre catholiques des diverses nations, c'est à ceux d'entre nous qui se spécialisent dans les études internationales de le garder, de l'accroître même.

On parle beaucoup, depuis trente ou quarante ans, de créer, sur

le type *Havas, Radio, Fabra, Wolff, Reuter*, une agence catholique internationale de renseignements. L'entreprise est gigantesque : on y a déjà dépensé des millions. On n'est arrivé à rien, peut-être précisément parce qu'on a voulu *trop faire tout d'un coup*.

Aujourd'hui on semble procéder avec plus de modestie en tâtonnant davantage. Au lieu de bâtir tout de suite un édifice ambitieux et fragile, on préfère, dirait-on, construire ça et là, en Belgique, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, des revues de liaison comme la *Documentation catholique*, la *Revue catholique des idées et des faits*, les *Nouvelles religieuses*. Cette méthode paraît être la vraie méthode, celle qui conduit pas à pas vers des résultats durables. En même temps des organisations catholiques nationales de presse s'ébauchent en vue d'entrer en relations suivies par dessus les frontières, de pays à pays.

Le développement naturel de ces organisations aboutira nécessairement à quelque chose qui n'a pas encore de nom, mais qui constituera l'armature de la chrétienté moderne, avec son jeu indispensable de réflexes télégraphiques. Tout a été dit sur les avantages et les inconvénients de ce supranationalisme. Il est cependant un point sur lequel je voudrais attirer votre attention : c'est sur *l'augmentation de valeur politique que toute internationale catholique conférerait automatiquement aux partis catholiques nationaux*.

Le jour où les hérétiques, les anticléricaux de tous les pays sauraient qu'en portant la main sur les libertés, les propriétés, l'honneur des minorités catholiques que le jeu des institutions met passagèrement à leur merci, ce n'est pas seulement la sensibilité d'un petit groupe qui réagirait contre leur tyrannie, mais immédiatement la masse mondiale du catholicisme, enfin organisé, homogène et pour ainsi dire transparent, débarrassé de ces couches opaques qui en font aujourd'hui une mosaïque à peine cimentée, il y a gros à parier qu'ils s'abstiendraient de toute agression.

* * *

Pour certaines minorités catholiques, je ne vois pas de quel autre côté pourrait leur advenir le salut. Pour elles, l'*Internationale Catholique* constituerait une assurance à la fois matérielle et morale contre les persécutions. Car cette vaste, cette gigantesque institution développerait, disons plutôt providentiellement que fatalement, autour de soi, une politique catholique mondiale dont le programme général pourrait être établi ici même, et ce soir, tellement il est évident et nécessaire.

Bien entendu, le jeu de l'équilibre profane en vicierait souvent l'application, mais, dans l'ensemble, il contribuerait certainement à relever le niveau de nos sécurités, en ce qui concerne la libre disposition des lieux du culte, le respect des Ordres religieux, l'égalité de traitement des catholiques devant la loi. Il serait curieux d'établir le *Code des Catholiques*, je veux dire le recueil des lois concernant les catholiques dans les deux mondes. On y verrait quelle énorme tâche, et combien diverse, nous appelle. En général, les pays où le catholicisme reçoit le meilleur traitement se trouvent aux deux pôles de la numération, c'est-à-dire là où, grâce à leur nombre élevé, il exerce le pouvoir, comme en Espagne, en Belgique, ou en Pologne, ou là où, grâce à leur nombre infime, il ne porte ombrage à personne, comme au Danemark. La pire des situations se rencontre parfois dans l'entre-deux, avec une variété infinie d'espèces : songez à l'Irlande, au Portugal.

En France, et à ce point de vue, nous aurions plus à gagner qu'à perdre à la formation, lente, prudente, raisonnée, d'une *Internationale Catholique*. D'une part, la constitution récente d'un parti de gouvernement où les catholiques sont représentés met fin, au moins provisoirement, à certaines difficultés graves qui entraveraient le loisir de notre expansion et la sérénité de nos vues, d'autre part, et surtout, nos intérêts nationaux semblent devoir coïncider pour longtemps avec les intérêts du catholicisme lui-même.

Il est raisonnable d'espérer que notre situation est destinée à s'améliorer encore, si nous savons en tirer parti, car il s'en faut que nous occupions dans les conseils de l'État la place qui nous est due, c'est-à-dire que nous pouvons conquérir légitimement.

Accusez-moi de naïveté si vous voulez, mais, à l'époque que nous traversons, et qui est loin de briller par l'intelligence, il me semble que nous sommes moins bêtes, beaucoup moins bêtes que les autres. J'ai rarement assisté à des parades officielles sans en revenir extrêmement troublé par la pauvreté du stock intellectuel qu'on y étalait. Les idées, les discours de trop de nos hommes d'État, les directions générales de notre législation contemporaine, la philosophie ministérielle, le niveau moral de nos parlementaires, les conversations de la plupart des princes de notre démocratie, tout cela est d'une indigence, d'une infirmité, d'une misère dont nous rougissons souvent pour la France.

On peut en dire autant de l'Europe. Actuellement, l'Europe pourrit, se désagrège, sous la double impulsion des forces d'extrême droite, comme le pangermanisme, et des forces d'extrême gauche, celles qui divinisent l'État, celles qui le nient. Là encore je n'aperçois guère de salut en dehors d'une collaboration très accentuée des compétences catholiques, éminemment capables de modération et d'intelligence, éminemment capables d'échapper aux fureurs, du bellicisme comme à l'obscénité communiste, car il y a quelque chose de plus inepte que le gouvernement du *miles gloriosus*, c'est la tyrannie des dockers et des égoïstes.

Or, si l'Europe doit revenir, au cours du siècle qui s'ouvre, à une expérience catholique de quelque envergure, ce phénomène pourrait-il se produire sans la participation majeure du pays où, selon Bismarck, réside la force du catholicisme ? Si nous voulons faire à ce propos notre examen de conscience, si nous voulons nous demander, par exemple, ce que nous désirons, la paix ou la guerre, j'entends la guerre à outrance, ou la paix durable, croyons-nous sincèrement que des relations à peu près normales puissent un jour s'établir dans cette vaste région qui va d'Anvers à Munster, de Strasbourg à Stuttgart, de Cologne à Lucerne, sans qu'il soit expressément question d'une collaboration quelconque, soit avant, soit après, entre les catholiques français, rhénans et belges ? J'entends bien que cette entente-là ne paraît pas proche, mais je me demande encore si la paix européenne, fondée sur elle, ne serait pas plus solide qu'appuyée sur des rêveries comme le *Principe des Nationalités* ou l'humanitarisme wilsonien.

Tout au plus, dans cette direction-là, peut-il s'agir de conversations individuelles, ou entre groupes extrêmement réduits. Je ne vois du reste pas à quelles conclusions *pratiques* elles pourraient aboutir. Depuis un an environ, toutes celles que j'ai pu avoir avec des personnalités d'Outre-Rhin m'ont amené à cette conviction que les Allemands chercheraient coûte que coûte à utiliser toute espèce d'Internationale catholique que ce soit pour réviser le traité de Versailles. Franchement, est-il opportun que nous leur facilitions cette tâche-là ? Notre devoir n'est-il pas même de l'entraver ?

En définitive, dans une pareille question, on est balancé entre des motifs extrêmement divers et extrêmement contradictoires. J'ai tâché sincèrement d'en reproduire le dessin brouillé.

* * *

S'il fallait conclure, donc, à la question : Faut-il fonder actuellement une *Internationale Catholique quelconque, fédérative, unitaire ou autre*, je répondrais : Non, pour des raisons d'opportunité.

Mais je m'empresserais d'ajouter : *Il faut souhaiter que cette fondation devienne possible*. Pour cela, il faut favoriser la diffusion de l'esprit de chrétienté. Il faut agir individuellement comme si l'*Internationale Catholique* était quasi fondée, comme si la chrétienté avait resserré ses liens. Cette attitude est une attitude d'action, ce n'est pas une attitude de théoricien ou, si vous le préférez, elle couronne l'exposé d'une théorie assez délicate. Si maintenant vous me dites qu'elle est difficile à observer, je vous répondrai qu'en effet elle est difficile à observer, presque aussi difficile à établir rationnellement qu'un budget français.

Dans l'ensemble, elle aboutit à recommander, ainsi que je le disais plus haut, le maintien du contact avec tous les groupes et toutes les personnalités qu'intéresse le progrès de la chrétienté. Tantôt, et le plus souvent, ce contact s'exercera à la manière d'un frein, tantôt et presque jamais, à la manière d'un aiguillon.

En ce qui nous concerne, nous Français plus spécialement, il est rigoureusement nécessaire que nous soyons tenus au courant de ce chapitre capital de l'activité catholique, de façon à pouvoir agir, dans un sens ou dans l'autre, en cas de besoin. Autrement, nous nous exposerions à nous trouver isolés au milieu des catholiques ayant achevé sans nous leurs organisations internationales d'œuvres et de presse, ce qui serait aussi fâcheux peut-être au point de vue national qu'au point de vue religieux.

Cela dit, je conclurai avec beaucoup plus de décision sur un point qui concerne directement notre activité d'écrivains, un point qui est spécifiquement de notre ressort. Il s'agit de relations techniques possibles entre les écrivains et journalistes catholiques des divers pays.

À l'heure qu'il est, nous nous ignorons les uns les autres dans toute la force du terme. En France, nous ne savons même pas les noms, nous ne connaissons même pas les ouvrages des écrivains catholiques d'Angleterre, d'Espagne, du Canada, d'Italie, de Suisse, de Pologne, d'Autriche, d'Allemagne, de Belgique. C'est là un retard excessivement regrettable.

Je souhaite de tout mon cœur la création d'un *Bulletin international*, strictement professionnel, des écrivains et journalistes catholiques.

On commencerait par le commencement, c'est-à-dire par des énumérations, des biographies, des bibliographies. On ferait le bilan intellectuel de chaque pays, au point de vue catholique ; les Allemands, les Italiens, les Espagnols nous diraient eux-mêmes où ils en sont au point de vue critique, littéraire, philosophique, historique. Quand un ouvrage comme la *Vie de Jésus-Christ* de Papini, paraîtrait, il en serait aussitôt question dans les colonnes du Bulletin. Le Bulletin publierait également le compte-rendu des sociétés d'écrivains catholiques, il étudierait les manifestations de notre presse ; notamment il aviserait aux moyens de multiplier les associations journalistiques entre catholiques, de façon à acheminer la chrétienté pensante vers une sensibilité plus parfaite, une cohésion spirituelle plus grande.

De la sorte, fascicule par fascicule, se constituerait un recueil extrêmement précieux. De toutes les manières possibles d'envisager, dans cette enceinte, la question de l'*Internationale Catholique*, celle-ci me paraît la plus raisonnable, je dirais presque la seule raisonnable, parce qu'elle est de notre juridiction et qu'elle peut aboutir à des résultats tangibles. Je suis résolu à fonder ce Bulletin, en m'entourant de votre sympathie, et c'est pourquoi j'y fais appel, sûr que vous y répondrez.

Tel est le seul point sur lequel je soutiendrai énergiquement mon point de vue. Pour les autres, j'accorde d'avance toutes les latitudes que l'on voudra, sauf celle qui, en principe, ferait aux catholiques de ce pays, vis-à-vis de leurs frères d'Europe ou d'Amérique, une loi de l'isolement et une vertu de la stérilité.

RENÉ JOHANNET.



Les insurgés de Cronstadt et les bolchéviks

Il y a deux mois à cette date, je quittais la Finlande pour rentrer « chez moi » — autant qu'il peut exister un « chez moi » russe... Je quittais le petit port de Hango, avec ses maisons en bois, ses rues larges et désertes, ses forêts de sapins, sa plage et ses rochers vaguement ensoleillés par le froid soleil de mi-Mars. Je partais, — et on me disait : « Pourquoi vous en aller ? Cronstadt ne vient-il pas de lever l'étendard de la révolte contre les Bolchéviks ? C'est là un premier signal. Bientôt, d'autres vont suivre ; une secousse immense va faire tressaillir la terre russe de Pétrograd à la Sibérie, et le régime abject qui écrase et ensanglante le pays va crouler sous la poussée populaire. Encore quelques jours, — une quinzaine au plus — et nous pourrions être à Pétrograd. Pourquoi partir alors ?

Sceptique, je me décidai quand même à dire adieu à la pittoresque *Suomi* (c'est là le nom finnois de la Finlande) et je m'embarquai pour d'autres rivages. Il ne se passait pas huit jours que j'apprenais la prise de Cronstadt, un peu trop tôt promue au rang d'héroïque. La forteresse insurgée tombait — sans trop de gloire, il faut l'avouer, — des milliers de ses « défenseurs » (?) passaient en territoire finlandais et y étaient enfermés dans des camps de concentration ; d'aucuns payaient de leur vie un excès d'audace à peine croyable ; la plupart essayaient de racheter leur crime par une humilité sans borne et des protestations d'amour et de loyalisme à l'adresse des communistes du Kremlin.

Pareille issue de la crise n'était pas pour m'étonner. Elle ne pouvait être inattendue que pour ceux qui, malgré l'évidence, s'obstinent à espérer que le salut viendra des « masses » et qui veulent chercher dans le « populaire » russe, inculte, poltron et rapace, du bon sens, du courage, de l'honnêteté et d'autres mâles vertus.

Si la révolte de Cronstadt si vite, et si facilement somme toute, écrasée, avait triomphé et avait abouti à la fin du régime léniniste, jamais victoire d'une cause grande et noble n'eût été amenée par des mains plus impures. Les fameux matelots de Cronstadt (comme du reste ceux de Helsingfors et autres lieux) avaient, dès le début de la révolution russe trempé dans le sang innocent leurs mains jusqu'au coude. Ils avaient, d'une odieuse façon, souvent avec raffinements de cruauté incroyable, assassiné un grand nombre de leurs officiers ; ils en avaient enfermé d'autres dans des geôles infectes où certains avaient perdu la vue ou la raison ; ils ne leur avaient épargné aucune injure, aucune humiliation, aucun mauvais traitement. Ils avaient plus tard réclamé à cor et à cris qu'on leur livrât Nicolas II et sa famille. Ils avaient, ce faisant, mérité les éloges et les caresses des Bolchéviks. Ils étaient devenus ensuite les enfants chéris et choyés du nouveau régime qui les avait comblés de toutes les faveurs imaginables. Que s'était-il donc passé depuis ? Simplement ceci : le gouvernement de Lénine avait fait mine de vouloir écorner quelque peu leurs privilèges exorbitants, de faire régner un peu de discipline dans leurs rangs débraillés. Les massacres d'officiers, les mutineries ouvertes, les insultes et les ultimatums à l'égard du gouvernement — c'était bien pour celui du Prince Loow, le débonnaire ; (pour employer un euphémisme) ; — Trotzky ne l'entendait pas de cette oreille. Un beau jour les *soviets* des matelots de Cronstadt étaient supprimés par ordre de Moscou ; c'était la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Dès lors, l'« héroïque » Cronstadt se révoltait. Les naïfs, les yeux fixés sur la forteresse entendaient déjà sonner le glas du communisme russe. Il n'en était rien. Et la lecture seule des manifestes lancés par le « Comité révolutionnaire » donnait déjà à réfléchir. Il y était question certes de guerre au communisme, mais on y lisait aussi : « Vivent les Soviets ». Les insurgés s'y déclaraient ennemis du capitalisme et de la bourgeoisie. On y demandait la liberté de presse, de réunion, etc., mais pour les socialistes seulement ! Et quand on pensait au sang innocent dont étaient teintes les mains sinon des auteurs de ces manifestes, tout au moins de beaucoup de ceux auxquels à Cronstadt même ces manifestes s'adressaient — on ne pouvait s'empêcher d'éprouver de vives appréhensions.

* * *

« Vivent les Soviets ! » Comme si là n'était pas tout le mal ! comme si ce n'était pas le principe en vertu duquel les destinées d'un pays et celles de sa classe cultivée, sa liberté, ses biens, son honneur, son existence même sont livrés aux fantaisies, aux rancunes et à l'ignorance crasse d'une foule à peu près ou complètement illettrée ; comme si ce n'était pas ce principe-là qu'il faut combattre avant et par dessus tout ! Le Soviétisme voilà l'ennemi ! Mais dès lors, comment mettre notre confiance dans ceux qui — même leurs antécédents mis à part et pour les matelots de Cronstadt ce n'est pas peu ! — proclamaient sur tous les tons que tout en combattant soi-disant le communisme ils entendent garder intact le régime soviétique !

Ah, certes ce n'est pas quand on a devant soi un ennemi comme le bolchévisme russe qu'on doit être difficile en matière d'alliés. Il m'est arrivé à moi, monarchiste avéré, d'aller spécialement faire la connaissance d'un socialiste-révolutionnaire ayant notoirement et de son propre aveu, trempé dans le passé dans le meurtre de ministres du régime impérial et même de membres de la famille impériale, parce que ce socialiste-révolutionnaire était réputé combattre les maîtres actuels

de la Russie avec une rare, une exceptionnelle énergie. Je n'ai pas hésité alors à serrer la main à cet assassin politique en lui disant toute ma sympathie pour son attitude actuelle ! On ne peut donc m'accuser en l'occurrence d'être par trop chatouilleux. Tous les ennemis *actifs* du bolchévisme doivent ou tout au moins peuvent être nos alliés dans la lutte. Je n'aurais donc pas hésité à sympathiser de toutes mes forces avec les matelots de Cronstadt, même assassins, même apaches, s'ils m'avaient paru être alliés précieux. Mais les formules au nom desquelles ils « combattaient » m'inspiraient encore moins de confiance que leurs odieux antécédents. Mon scepticisme a été, hélas, justifié en très peu de temps.

* * *

Tout pareil est mon scepticisme à l'égard des insurrections paysannes en Russie dont on nous rebat les oreilles. Leurs chefs font l'effet d'être, et sont indubitablement tous ou tout au moins en très grande partie, de simples chefs de bandes, se souciant des principes comme un poisson d'une pomme et toujours prêts à passer d'un camp dans un autre. Le fameux Makhno en particulier est un ancien forçat, ayant sur la conscience plusieurs meurtres sans aucun caractère politique ceux-là. Si quelque chose peut me choquer, c'est qu'un individu comme lui ait pu être à un moment donné quelque chose comme l'« allié » de l'homme courageux et noble qu'est le général baron de Wrangel ! Le sieur Antonord qui paraît « opérer » dans le Sud-Est, ne semble guère valoir mieux. Par ci par là on met en avant, pour la forme quelque formule politique, comme l'Assemblée constituante ; mais cela ne paraît guère sérieux, et les moujiks qui forment le gros des troupes Makhno, Antonord et C^{ie}, ne doivent guère s'en soucier. L'essentiel c'est qu'ils puissent piller à loisir ; et ils ne demandent guère plus. Le fait de se révolter contre les « pouvoirs établis » — que ceux-ci tiennent de Dieu ou du diable — doit aussi exercer une attraction indubitable sur l'âme du moujik. Ce dernier a peu de goût pour l'autorité quelle qu'elle soit. Mi-esclave, mi-anarchiste de nature il ne comprend que deux postures : se courber jusqu'à terre, ployer l'échine ou se révolter. Il avait eu plusieurs vellétés de révolte bien avant la révolution de mars 1917 ; mais ces vellétés lui avaient en somme mal réussi. Une fois le pouvoir impérial jeté à terre — et avec quelle incroyable facilité — le paysan russe a pris goût à jouer à l'insurrection. Si on ne peut dire de lui qu'il était en état de révolte tout le temps qu'a duré le régime Lvov-Kerensky de lugubre mémoire, c'est seulement parce qu'un état de révolte ne peut exister sans rencontrer de résistance et que le Gouvernement provisoire incarnait le principe de non-résistance au mal dans toute son ampleur. Puis sont venus les bolchévistes ; les insurrections paysannes ont continué sans suite et sans cohésion. Elles continueront quel que soit le régime, tant qu'il ne se rencontrera pas un gouvernement assez fort pour mâter le moujik une bonne fois. Attendre que le bien du pays finisse par sortir de ces révoltes chaotiques où le moujik à demi-sauvage ne cherche que la satisfaction de ses instincts anarchistes et de son amour invétéré du pillage — c'est, je trouve, faire preuve d'une naïveté étonnante même chez un « démocrate » russe.

Comte PEROVSKY,
du ministère russe des Affaires étrangères en août 1914.



L'Union Sacrée bien comprise

Les catholiques anversoïis ont posé nettement leurs conditions. Ils réclament l'égalité des subsides pour l'enseignement libre et la reconnaissance de leur force numérique, prépondérante au Conseil Communal. Faute de quoi, ils entrèrent résolument dans l'opposition.

Nos amis d'Anvers ne pensent certes pas à donner des leçons aux catholiques d'ailleurs. Quoi qu'on dise, la politique est faite, inévitablement, d'une part d'opportunisme. Mais leurs revendications constituent néanmoins un fait à souligner et de nature à nous réjouir. Car voilà de l'Union Sacrée bien comprise.

La délibération des gauches libérales met nettement en lumière comment les libéraux conçoivent l'entente entre les partis.

« L'autonomie du parti libéral doit avant tout être sauvegardée ». « Pas de bourgmestre catholique », déclarent les libéraux au lendemain des élections, « la majorité du Conseil est, en effet, anticléricale. Pas de socialistes au Collège : la majorité des partis d'ordre s'y oppose ». De sorte que les catholiques auraient à se contenter du rôle de « terre-neuve de l'ordre », quittes à rentrer dans l'ombre, une fois cette noble mission accomplie.

Nous avons vu appliquer sans cesse cette tactique à la Chambre depuis l'armistice : pas de Président catholique, le portefeuille de l'Instruction à un anticléric, le S. U. sans tempérament.

Et ne parlait-on pas, ces jours-ci d'une manœuvre destinée à nous enlever le portefeuille de l'Intérieur ? En cas de danger, n'est-on pas assuré de voir les catholiques oublier leurs griefs et faire bloc pour sauver l'ordre menacé ?

Les catholiques anversoïis en ont assez. Conscients de leur force et de la confiance du corps électoral, ils parlent enfin — avec modération et courtoisie sans nul doute, — mais haut et clair.

Souhaitons-leur de rester unis et fermes.

LE VIEUX PHILOSOPHE.

Lettre d'Irlande

Nous avons accueilli avec joie la première déclaration officielle du Vatican au sujet du régime britannique en Irlande. Mgr Mannix ayant attiré l'attention de Mgr Ceretti sur une interview parue dans le *Times*, le sous-secrétaire aux Affaires Extraordinaires crut devoir rectifier l'appréciation que le journal anglais lui avait attribuée : *Il est vraisemblable, dit-il, que le gouvernement s'est borné à donner des instructions pour le maintien de l'ordre en Irlande et que des personnes chargées d'appliquer ces instructions ont agi avec cruauté ; mais la responsabilité du gouvernement est indéniable, s'il ne prend immédiatement des mesures pour mettre fin aux excès commis jusqu'à ce jour par ses propres troupes.*

Mgr Ceretti a ajouté que ce point de vue est celui du Vatican.

Ce jugement romain nous console de la tentative faite à Londres, sous le couvert d'une Lettre pastorale, d'assimiler le mouvement national et populaire de Sinn-fein à l'association secrète des Fenians du siècle dernier.

L'archevêque de Melbourne, lors de sa visite à Rome, a mis le Pape au courant des événements d'Irlande, ou du moins lui en a fourni un compte rendu authentique. Le Souverain Pontife s'est montré fort ému (*shoked*, dit la dépêche Reuter)

des crimes commis par les agents de l'Angleterre chez nous. Le *Times* s'est efforcé d'atténuer cette fâcheuse impression : de là, la déclaration de Mgr Ceretti.

On se rappelle que Mgr Mannix, venant d'Amérique, fut enlevé de force, en plein océan, par un bateau de guerre anglais. Lloyd George lui défendait de mettre le pied sur son sol natal, où l'attendait sa vieille mère ; il lui interdit, en outre, certaines villes de la Grande-Bretagne. Le prélat australien n'aura donc pas gardé un bon souvenir de la tolérance britannique. Interrogé, avant son départ, sur le moyen de résoudre le problème irlandais, il a dit : *Les gens qui parlent vaguement de Dominion Home Rule n'ont pas les pouvoirs nécessaires pour réaliser un plan de ce genre. Ces discours en l'air n'amèneront pas la paix. Il faut : 1° que l'Angleterre commence par retirer son armée ; 2° qu'elle reconnaisse à l'Irlande le droit de choisir son propre gouvernement ; 3° qu'elle consente à négocier, sur le pied d'égalité, avec des représentants accrédités de l'Irlande, afin de trouver la solution de difficultés qui ne peuvent être surmontées que par la confiance et la bonne volonté réciproques.* Je transcris cette réponse de Mgr Mannix, parce qu'elle reflète assez exactement le sentiment général de notre pays.

* * *

Dans les élections qui viennent d'avoir lieu pour constituer un des deux parlements dont Lloyd George a doté notre nation, Sinn-fein a emporté 124 sièges sur 128. Les 4 dissidents ont été nommés par Trinity Collège, l'Université protestante de Dublin. La plupart des Sinn-feiners élus sont sous le verrou. La *Dail Eireann* (parlement irlandais) avait autorisé ses adhérents à participer à cette élection, en guise de plébiscite ; mais les députés prenaient l'engagement de ne point siéger. Le parlement du Sud, qui comprend les trois provinces de Munster, Leinster et Connaught, ainsi que trois comtés de la province de l'Ulster, en tout 26 comtés sur 32, ne se réunira donc pas.

Les élections pour l'autre parlement, fixées au 24 mai, seront contestées par les nationalistes combinés contre les Orangistes. Ceux-ci sont sûrs d'avoir la majorité, car l'Ulster a été découpé de façon à garantir la prépondérance des Protestants du Nord. Le seul intérêt de la lutte, c'est le dénombrement des suffrages nationalistes et unionistes. Malheureusement les catholiques combattent dans des conditions très désavantageuses : il se trouve qu'il y a quelques milliers d'électeurs internés, tous Sinn-feiners, bien entendu, et l'absence de ces suffrages influera sur les résultats dans divers districts. De plus, le gouvernement a défendu de réunir des fonds pour la lutte, comme cela se faisait autrefois. Il refuse d'accorder les permis pour le service des automobiles. Il a fait arrêter les plus notables propagandistes de Sinn-fein. Il a désarmé les nationalistes et il a donné des fusils aux protestants, enrôlés dans les compagnies de Special Constables : certains électeurs ne pourront aller au scrutin qu'au péril de leur vie. Les chiffres électoraux, quels qu'ils soient, ne représenteront pas, par conséquent, la force véritable du nationalisme dans la partie de l'Ulster livrée aux Loges orangistes par la loi de Lloyd George.

Deux Sénats correspondent aux deux Chambres, mais leur composition est bien différente. Celui du Nord aura 26 membres, deux nommés d'Office (les maires de Belfast et de Derry) et 24 choisis par la Chambre. Celui du Sud a 64 membres, mais examinez comme ils sont désignés : 3 sont nommés d'office : le Lord Chancelier et les maires de Dublin et de Cork ; 17 sont nommés par le Vice-Roi ; 6 évêques élus par leurs

collègues, 4 catholiques et 2 protestants (soit un siège pour 700.000 catholiques et un pour 125.000 protestants !) ; 16 Pairs élus par les Pairs qui ont des résidences dans le sud de l'Irlande (presque tous protestants et anglais), 8 délégués du Conseil privé ; enfin 14 représentants des conseils des comtés, qui, avec les évêques catholiques et les deux maires constitueraient la fraction catholique du Sénat dans une région qui compte 2.800.000 catholiques et 250.000 protestants. Lloyd George a pris la précaution d'avoir perpétuellement une majorité de 24 voix anglaises dans une assemblée irlandaise. Dans ces conditions, les Conseils de Comtés n'enverront pas de délégués à ce Sénat, et je doute que les évêques catholiques coopèrent à ce simulacre de parlement.

* * *

Notre nouveau Vice-Roi est un catholique, mais j'espère que sa nomination ne vous a pas donné le change sur les visées du gouvernement britannique. Lord Fitzalan est l'oncle du présent Duc de Norfolk. Cette illustre famille qui, au cours des âges, a fait des abjurations en sens divers et dont les immenses revenus proviennent en partie d'une trentaine d'abbayes et de prieurés confisqués, n'a jamais été favorable à notre pays. Sir Edmund Talbot s'est montré le partisan et l'ami de Carson, l'auteur de toutes les divisions qui déchirent l'Irlande ; il a été du côté des fanatiques intolérants de l'Ulster, qui ont acheté 60.000 fusils à l'Allemagne pour résister au Home rule voté par le gouvernement libéral et qui en appelaient au Kaiser contre la décision du parlement de Westminster. Beaucoup de vieilles familles catholiques anglaises ne songent qu'à se faire pardonner leur religion par leur zèle impérialiste et on les trouve parmi les adversaires les plus acharnés de l'Irlande. Et voilà pourquoi Sir Edmund Talbot, devenu Lord Fitzalan, a été accueilli assez froidement chez nous. Il était tout désigné pour servir la politique de Lloyd George.

En tout cas, rien n'est changé depuis son arrivée. Les repré-
sailles continuent de plus belle ; Dublin est sillonnée sans cesse d'autos blindés et de camions d'où sortent des canons de fusils pointés dans toutes les directions. Les Anglais n'ont pas abandonné le sport d'assassiner les gens chez eux. Une de leurs dernières victimes est un vicaire de la cathédrale de Cork, l'abbé J. O'Callaghan. Il est vrai que ce crime a été probablement commis par erreur ; les assassins avaient ordre de tuer M. Roche, un député républicain, qui demeurait dans la même maison que le prêtre. Naturellement, les meurtriers ne seront pas inquiétés, quoique nous ayons un Vice-Roi catholique.

P. MC CARTHY.

N. D. L. R. Le pape vient d'envoyer au Cardinal Logue, archevêque d'Armagh, une somme de deux millions de livres destinée à la Croix Blanche qui s'efforce de venir au secours des Irlandais.

Ce don pontifical est accompagné d'une lettre où nous lisons :

» Obéissant à Notre devoir Apostolique, et mu par la charité qui embrasse tous les hommes, Nous exhortons les anglais, aussi bien que les irlandais, à examiner avec calme si le moment n'est pas venu d'abandonner la violence et de chercher les moyens d'une entente mutuelle.

» Dans ce but, Nous pensons qu'il serait opportun de réaliser le plan suggéré récemment par des hommes distingués et habiles politiciens : c'est à dire que la question dont il s'agit devrait être soumise à la discussion de quelque organisme choisi par la nation irlandaise tout entière.

» Et quand cette conférence aura publié son avis, les hommes

les plus influents des deux partis se réuniraient, débattraient les vues et les conclusions auxquelles on serait arrivé de part et d'autre, et détermineraient de commun accord les moyens de résoudre la question dans un esprit de paix et de réconciliation. »



Le carnet de l'amateur

La littérature dangereuse

Il y a une littérature qui, pour un certain public, — celui, précisément, auquel nous nous adressons ici — ne présente aucun danger : c'est la littérature immorale, celle-là qui n'est ni de second, ni de troisième ordre, parce que son ignominie lui défend de se ranger même auprès du plus pitoyable des livres honnêtes et dont l'indignité écarte les lecteurs qui ont souci de se respecter. Ce n'est pas d'elle que nous allons nous occuper. Elle ne connaît pas l'art. Or le danger véritable commence avec l'art.

Dénués de principes religieux, ignorant Dieu avec une tragique inconscience, beaucoup d'écrivains se sont fait de la beauté une image si terrestre, qu'il n'est pas possible qu'elle soit inoffensive. Et, à la vérité, malgré qu'ils en aient très certainement, sous la magique enveloppe qu'ils donnent à leurs rêves, un sombre démon se cache presque toujours, plein de mensonges et de tentations.

Où se trouve l'origine du mal ? Sans aucun doute dans l'éloignement de Dieu et dans l'indiscipline en face de l'autorité ecclésiastique. Il va sans dire. Mais en cherchant une cause moins éloignée, M. René Boylesve, dans la *Revue Universelle*, nous assure que la grande licence des lettres contemporaines nous vient en droite ligne de l'individualisme débridé qui sévit depuis le XVIII^e siècle.

Sous le Grand Roi, dans ce siècle de politesse et d'urbanité, la vie sociale avait une importance non-pareille et les auteurs, moins préoccupés que nous le sommes par un *moi* dont nous avons fait le centre du monde, s'inquiétaient de l'entendement, de l'approbation et du plaisir du reste de leurs contemporains. Pour nous, qui ne demandons aux nôtres que leur audience, c'est à peine si nous nous soucions d'être compris d'eux.

Le bel équilibre détruit par les malheurs qui affligèrent la France fit place à un individualisme sans frein. Repiés sur eux-mêmes, les hommes s'interrogèrent et se détournèrent de leurs semblables. « Chacun parla de soi ; chacun vit le monde à sa guise ; chacun s'efforça de le voir autrement que son voisin ; et, phénomène bien humain, chacun s'acharna à imposer sa vision personnelle avec d'autant plus d'impétuosité qu'il était moins assuré de sa valeur. On devait aboutir à l'anarchie littéraire... qui permet au premier venu de se déclarer un maître, mais qui aussi, en compensation, laisse à toute intelligence, à toute conscience, le loisir de descendre en ses sous-sols les plus obscurs comme de s'élever librement en plein azur, sans le souci de savoir si la loi de convenances vous le permet ou bien non. »

Et plus loin, M. Boylesve met plus précisément le doigt sur le mal : « La littérature a cessé d'avoir exclusivement le caractère esthétique ; elle a adopté le caractère documentaire. »

Voilà, nous semble-t-il, après le malheur de méconnaître Dieu et ses commandements, le plus grand malheur.

Quand la littérature se remettra à chercher l'art, la moitié du chemin sera déjà fait vers la dignité qu'elle a perdue. Qui ne le voit ?...

M. Boylesve en accablant l'individualisme des fautes de nos lettres, n'épuise pas, à notre sens, la question. On citerait pas mal de bons auteurs, parfaitement individualistes, qui ne présentent guère de danger. Le péché est moins dans une attitude de l'esprit, que dans la théorie elle-même.

Un caractère documentaire ? En effet, les écrivains se sont presque tous imposé l'observation méticuleuse de la vie. C'est à qui fera *plus vrai*. La littérature est donc devenue dangereuse comme la réalité, comme la vie. Les hommes et leurs erreurs, et leurs péchés et tous leurs désordres, les hommes et même les monstres, tout cela est devenu matière littéraire et comme, par une aberration plus grande encore, l'écrivain s'acharnait à ne se point montrer dans son livre, l'œuvre impersonnelle se présente comme une tranche de la vie sur laquelle,

c'est à nous de porter un jugement. En sommes-nous toujours bien capables ?...

L'erreur et ses conséquences relèvent donc, bien plus que d'un désordre social, d'un désordre esthétique. Nous avons perdu — espérons que c'est momentanément — la vraie notion de l'art et nous en sommes à la copie, non pas à cette copie des chefs d'œuvres à quoi s'appliquent les étudiants et les rhéteurs, mais à la copie même du réel. Et cela est si vrai, que nous n'avons plus de style, j'entends par là, non pas une façon personnelle d'écrire, mais plutôt une façon de composer, d'ordonner et de recréer la matière de l'art qui est la vie. Nous la voyons et nous la reproduisons, hélas, comme elle est.

Cela réjouit le barbare exalté qui proclame: « *C'est parce qu'il a vu de belles femmes que le sculpteur a modelé une belle Vénus.* » Mais le sage qui sait de quel monde mystérieux de rêverie surgit l'œuvre de beauté, le sage réplique: « *C'est parce que les vivantes ne donnent que des promesses*

ou des soupçons du parfait et parce que toutes sont déparées par quelque laidéur que le sculpteur a modelé une belle Vénus. Si les femmes étaient belles, nous n'aurions plus besoin de statues. On a cru que les Athéniennes étaient incomparables, qui avaient inspiré Phidias et Praxitèle. Aristophane, qui est réaliste, les dit petites et laides. »

Ce n'est jamais la copie d'un document qui fera la beauté et, au surplus, ce n'est pas elle non plus qui fera de la moralité. La vie, la réalité nous offre tout, le bien comme le mauvais, sans discernement. On ne peut imposer le silence sur ce qui est mauvais, à un artiste qui peut en tirer de la beauté, mais à une condition: c'est d'abord de juger sa matière et ensuite de la « styliser » pour la rendre innocente.

La pire littérature est bien cette littérature documentaire que dénonce M. Boylesve, parce que, après avoir méconnu Dieu et les hommes, elle s'est mise à ignorer l'art.

JEAN VALSCHAERTS.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Un héros national

On abuse de l'épithète. On a sacré « poète national » le chantre de la Flandre grasse, plantureuse et bestiale, un poète qui n'a jamais rien compris à son génie religieux, l'âme de la vraie Flandre, et dont l'œuvre est toute hurlante de blasphèmes. Je ne m'agenouille pas devant l'idole.

On a décerné l'apothéose officielle « d'historien national » à l'auteur d'une Histoire de Belgique dont le dernier volume accuse de plus en plus le sectarisme cauteleux. Je reste debout devant l'idole.

On a commémoré dimanche dernier à Louvain, par des solennités pontificales et la glorification d'un cortège populaire, le troisième centenaire d'un jeune saint, d'un jésuite, ne vous déplaît, qui est l'incarnation splendide de l'âme belge. Je salue bien bas, je me prosterne devant ce héros national.

De bonne et vieille souche, enracinée au terroir patrial, Jean Berchmans, fils de Jean-Charles Berchmans, cordonnier-tanneur, qui mourut prêtre, et d'Elisabeth Van den Hove, né sur les rives du Démer, à Diest, rue de Beveren, à « La Lune d'or », le samedi 13 mars 1599, est un enfant de notre race, beau et noble flamand, de complexion délicate, d'âme forte, qui tenait bien du cru brabançon la mâle énergie, l'indomptable ténacité, l'élan mystique joint à un réalisme vigoureux.

Je ne sais pourquoi ses biographes, les Cepari, les Vanderspeeten, les Cros, les Rouvier ne l'ont pas carrément situé dans son milieu, risquant de le faire passer pour un pâle décalque de San Luigi Gonzaga. Il est bien nôtre, tout à fait nôtre, l'unique saint belge canonisé. Il est la plus belle fleur de cette puissante Restauration catholique, accompagnée de la Renaissance artistique, scientifique et littéraire, qui transforma la Belgique au début du XVII^e siècle, au sortir de l'effroyable crise religieuse et de la guerre civile qui avaient déchiré les Pays-Bas au siècle précédent.

Sa vie couvre exactement le règne réparateur d'Albert et d'Isabelle, d'immortelle mémoire, puisqu'il naquit quelques mois après l'inauguration de ces Souverains qui gouvernèrent glorieusement nos dix-sept provinces, et qu'il mourut la même année que le prince Albert, en 1621. On peut dire que ces vingt années furent d'une merveilleuse fécondité. Les travaux du Séminaire historique de Louvain, entrepris sous la direction de M. le Chanoine Cauchie, ont mis en pleine lumière, avec une supériorité d'information et une puissance d'analyse auxquelles n'atteint pas le tableau de la civilisation catholique de la même époque tracé par M. Pirenne en l'envisageant du dehors plutôt qu'en l'étudiant en lui-même, la prodigieuse vitalité de la religion qui éclate alors dans la famille, la paroisse, les seigneuries, la Cour, tous les Ordres contemplatifs et actifs. Tout ce qui subsiste de catholicisme belge est venu de là, et la Belgique d'après même, celle d'aujourd'hui, ne peut s'expliquer que par cette période décisive.

Parmi toutes les âmes de choix qui marquèrent alors, notamment le P. Charles d'Arenberg, capucin, la Vénérable Mère Jeanne de Jésus (née de Neerinx, de Gand), fondatrice des Pénitentes Récollettines, Jean Berchmans de la Compagnie de Jésus brille d'un exceptionnel

éclat. Pour s'être consumé sur le candélabre de Rome, ce flambeau ne s'est pas moins allumé ici.

Humaniste, il est bien de son temps, dévoré de la passion du savoir, Pensionnaire à Notre Dame du Chanoine Emmerick et suivant les cours de Van Stiphout à Diest, valet de chambre du chanoine de Froymont et fréquentant la Grande-École, puis rhétoricien au Collège des Jésuites à Malines, étudiant en philosophie au Collège Romain, partout il apparaît acharné au labeur intellectuel, avide d'apprendre les langues anciennes, les sciences, la philosophie, les mathématiques, les langues vivantes, d'accumuler des trésors d'érudition. Il a laissé des manuscrits, synthèses de ses cours romains, qui témoignent de sa rare vigueur d'intelligence, prompt à étreindre le fond substantiel des choses, des poésies latines qui trahissent le goût classique de l'époque, la grâce de son imagination et la veine délicate de sa sensibilité. Ses prouesses académiques sont restées célèbres; il fut choisi pour défendre contre les docteurs étrangers dans une séance solennelle, le 8 juillet 1621, les thèses de *universa philosophia*, et il déploya dans cette joute une maîtrise applaudie de tous; le 6 août suivant, quelques jours avant sa mort, désigné pour argumenter au Collège grec, il se vit offrir la présidence du tournoi et émerveilla toute l'assistance par la vivacité de son esprit et la séduction de sa modestie. Ce fut son chant du cygne. Rentré fatigué et fiévreux, il dut s'aliter pour ne pas se relever. Le fourreau débile ne put résister à cette lame de feu.

Cette passion scientifique fut celle d'un saint qui se préparait à la grande mission d'apôtre, et le saint, chez Berchmans, sous des dehors pleins de grâce, est d'une beauté que je voudrais appeler effrayante.

Ange tant qu'on voudra, prédestiné par les faveurs célestes, il a conquis la palme de la vertu à coups d'héroïsme. Il n'a pas rêvé la sainteté, il l'a voulue, voulue éperdument, chaque jour plus violemment que la veille, chaque heure plus passionnément que l'heure précédente, pendant les vingt années de sa vie consciente; Implacable logicien de l'ascèse ignatienne, il raisonne chacun de ses actes, le scrute, le fouille, par l'introspection, en extripe jusqu'à la moindre paille, le modèle, l'ajuste à la règle, le cisèle jusqu'à ce qu'il l'ait mis au point. Compagnons, maîtres, directeurs ont beau le passer au crible; à nul autre qu'à lui, doté de clartés supérieures, ses imperfections ne sont perceptibles. Lui seul se découvre des tares secrètes, des infiniment petits dont la révélation jette ses confidents dans la stupeur de l'admiration. C'est, dans la palestre des vertus, un Benvenuto Cellini, qui réalise par une longue patience la plus haute perfection dans les plus minces détails de l'existence, qui fait de l'extraordinaire beauté avec l'ordinaire banalité. Disons plutôt qu'il est en morale un artiste de l'école flamande, du groupe des Primitifs. Quand on étudie le polyptyque de l'Agneau des Van Eyck en s'armant de la loupe ou en s'aidant d'une reproduction où la brutale précision de la photographie a tout fait ressortir, jusqu'aux invisibles détails, on reste stupéfié devant l'invisiblement fini des traits les plus menus, des plus microscopiques accessoires, d'une ailette d'oisillon perché sur la cime d'un clocher perdu dans un insaisissable lointain, et cette ailette est une merveille!

Ainsi se raffinaient Berchmans dans la concentration de ses pensées et l'invisible torture de son âme affolée de perfection. O prodige! il n'y perd pas la tête, au contraire, son regard intellectuel s'aiguise de

plus en plus. Prodige plus grand : cette élaboration intense, cette tension inflexible d'une volonté toujours bandée, cette rigidité inexorable dans l'application la plus méticuleuse de la règle, cette exclusive et absolue convergence de sa vie vers Dieu, cette absorption chaque jour plus profonde de toutes ses activités en Dieu, il l'enveloppait d'une bonne grâce charmante, d'une joyeuse aménité, d'une gaieté toujours modeste et toujours épanouie. Rien du petit air sainte-nitouche, rien du type béat que certaine iconographie a vulgarisé.

Allez au Musée de Louvain ; contemplez longuement la gravure de Manesse exécutée d'après le portrait, hélas, perdu de Ph. de Champagne ; l'austère pinceau du peintre des jansénistes a dû s'alléger de sa gravité gourmée pour faire passer sur cette tête de jésuite expressive, énergique, cet angélique sourire qui a charmé les contemporains.

Où, il voulut être un Louis de Gonzague, mais marqué à l'estampille flamande, il en a gravé profondément les vertus, il y a ajouté le colois d'une joie suave et attirante qui déroba à tous l'intérieur martyr de son obstiné labeur à la conquête du plus parfait.

Cette gageure audacieuse contre notre labile nature ne pouvait durer. Il mourut en beauté à 22 ans, scholastique de la Compagnie, désespoir des profès, parangon des jeunes. Tout Rome l'acclama, la foule se rua sur sa dépouille pour s'en partager le butin sacré, mais il fallut attendre Pie IX pour la béatification en 1805, Léon XIII pour la canonisation en 1888.

Son cœur fut porté dimanche en triomphe par les rues de Louvain et vraiment cette exaltation inspirait d'autres pensées que la procession du cœur de Gambetta. A l'heure de la restauration morale réclamée par tous, même par les socialistes, et qui n'est réalisable que par la somme des efforts individuels, il est opportun de dresser devant la jeunesse belge, devant tout le pays, ce jeune héros national de la grande Restauration catholique du XVII^e siècle, pour nous rappeler à tous qu'on ne s'élève à la vraie beauté, à la vraie grandeur, à la vraie puissance, qu'en s'escrimant contre son moi, en le disciplinant, en lui mettant le mors et le caveçon, en exerçant la plus haute des seigneuries, disait Vinci, celle qu'on exerce envers soi-même.

On ne refera pas la Belgique avec les surhommes de Nietzsche, on ne la refera qu'avec des saints.

J. SCHYRGENS.



BELGIQUE

Contre l'immoralité publique

La loi se montre infiniment plus sévère pour le débitant d'alcool que pour n'importe quel entrepreneur de spectacles licencieux, un libraire exposant des images ou des livres pornographiques.

On peut à la rigueur faire grief au premier de faire courir à son client le risque de s'intoxiquer. Il n'est pas contestable que les seconds empoisonnent l'âme.

Une première satisfaction vient d'être donnée aux protestations qui se sont élevées en ces derniers temps. Le ministre de la justice vient, en effet, de faire annoncer que désormais « un exemplaire de toutes les affiches à propos desquelles peut se poser l'opportunité de poursuites à intenter sur pied de l'article 383 du code pénal » devrait être transmis « le jour même de leur apposition » au procureur du roi et qu'en cas de poursuites celles-ci seraient intentées sans le moindre retard.

Il ne s'est trouvé en Belgique qu'un seul journal pour ne pas approuver cette mesure d'assainissement. *La Dernière Heure*, organe de la démagogie sportive, ainsi que l'appelle *Le Peuple*, estime que c'est là « pudibonderie et tartuferie ». Mais passons. N'en déplaise à cet organe, si nous applaudissons à la décision qui vient enfin d'être prise, nous la trouvons encore insuffisante. C'est le spectacle licencieux, c'est la vente d'images, de revues ou d'ouvrages pornographiques, qu'il faut atteindre. Et, telle qu'elle est, notre législation actuelle permet de prendre des mesures efficaces. Un spectacle peut toujours être interdit, les images, les revues, les livres peuvent être saisis. Or le mal est assez répandu pour qu'on songe enfin à appliquer la loi.

Seulement, il ne doit pas nous suffire de protester. Nous devons joindre notre action à celle de l'autorité et c'est la loi elle-même qui nous en fournit le moyen. Toute personne a en effet le droit de signaler au procureur du roi les délits dont elle a connaissance, même si elle n'en a pas souffert.

Il nous paraît que ce droit est devenu aujourd'hui un devoir.

Pour les familles nombreuses

La Gazette, dans un article scandaleusement outrageant pour les familles nombreuses, estime qu'il n'y a pas lieu de les faire bénéficier d'avantages spéciaux qui leur permettent de faire face aux charges qui pèsent lourdement sur elles.

Sans doute n'y a-t-il pas lieu de s'arrêter à certaines mesures proposées, qui, loin de servir l'intérêt des familles nombreuses, ne pourraient que le desservir. Mais certaines exonérations d'impôts seraient d'autant plus légitimes que ces familles payent plus largement leur tribut en impôts indirects. L'institution de caisses de compensation aurait également la plus grande utilité.

En attendant que soient mis au point ces projets assurément compliqués il ne nous paraît pas inutile de signaler d'après les journaux de Verviers, l'initiative prise dans cette ville.

Le comité de la ligue des familles nombreuses s'est adressé aux commerçants leur proposant d'accorder des réductions aux membres de la ligue. Beaucoup ont accepté déjà.

Ces réductions sont fort appréciées par les familles nombreuses qui en bénéficient et ne lèsent d'autre part nullement les commerçants, car c'est évidemment chez eux que se porte la clientèle des membres de la ligue.

Il nous paraît assez facile d'étendre ce système à tout le pays.

R. F.



ITALIE

Quelques mots encore sur les élections législatives

Lorsqu'il fut question de dissoudre la Chambre et de convoquer les comices électoraux, les porte-parole du Parti populaire exprimèrent leur étonnement et leurs craintes : le moment était-il bien choisi, de jeter le pays, déjà surexcité par les excès socialistes et par la réaction fasciste, qui s'ébauchait alors, dans la bataille politique, que ces circonstances faisaient prévoir violente et sanglante ? *L'Osservatore Romano*, dont on connaît l'indépendance et la modération de jugement en matière politique — l'organe officieux du Vatican évite jusqu'à l'apparence de ce qui pourrait le faire paraître inféodé au Parti populaire — a, lui aussi, manifesté les plus graves inquiétudes. Pourquoi une telle précipitation ?

Pourquoi ? Parce que l'heure paraissait favorable aux grands chefs du libéralisme. La nation excédée allait vomir les extrémistes. Se présenter avec, comme programme... le drapeau national, faire bloc contre les sans Patrie, et c'était la victoire assurée, c'était le Caporetto du Socialisme et le Vittorio-Veneto du libéralisme. Par contre-coup, le Parti populaire, refusant d'entrer dans ce vaste courant d'enthousiasme nationaliste, sortirait de la lutte considérablement affaibli, et ce résultat n'était pas non plus à dédaigner.

Giolitti risqua donc la dangereuse aventure. Il prétendit que la mentalité du pays était radicalement modifiée, que la Chambre élue en novembre 1919 ne représentait plus l'opinion publique, et qu'il fallait procéder au plus tôt à son renouvellement.

Or les élections ont à peine changé les proportions des partis à la Chambre. Elles ont prouvé que ces vastes déplacements de forces dans l'opinion italienne n'existaient que dans l'imagination ou dans les désirs des libéraux.

Dès lors, il est permis de demander compte à M. Giolitti et à ses amis, de tout le sang versé par surcroît dans les rues des villes italiennes à l'occasion de ces élections prématurées. Le prestige de M. Giolitti est loin d'être renforcé.

Les libéraux essayent — mais, pour ce coup, ils n'ont pas donné avec ensemble — d'une misérable diversion. Ils s'en prennent à la représentation proportionnelle, qui, nos lecteurs s'en souviennent peut-être, ne fonctionne en Italie que depuis les élections de 1919, et qui a été votée grâce, principalement, à une vaillante campagne du Parti populaire.

Il est évident que le système de la majorité absolue favorise les « Blocs », qui se préoccupent fort peu d'un programme politique et beaucoup des succès électoraux. Mais c'est précisément cet esprit d'électorisme qui vicie le régime parlementaire. Il ne subsiste que trop, même avec le système proportionnel.

Et c'est une sorte d'indécence publique, de la part du sénateur Gallini, d'avoir déposé une demande d'interpellation au Président du Conseil

pour provoquer l'abolition ou du moins la modification du système électoral actuel, qui est la négation de la moralité et de la démocratie, qui paralyse le suffrage universel, trahit la volonté du peuple, trouble la source des pouvoirs publics.

L'ex-ministre Orlando a également gaffé en se mettant à la tête de cette campagne antiproportionnaliste.

Il est certain dès maintenant qu'elle échouera. Le Parti populaire, naturellement, n'en veut pas. Les socialistes, moins que jamais. Les libéraux sont loin d'être unanimes. L'opinion publique y verrait une manœuvre. Les fascistes eux-mêmes ont pris position contre leurs alliés libéraux. La déclaration de Benito Mussolini, le père du fascisme, mérite d'être retenue.

Le retour pur et simple aux anciennes coteries politiques n'est plus possible. Seul, le parti libéral pourrait s'en accommoder parce que—on l'a bien vu encore, mises à part de louables exceptions, principalement dans l'Italie septentrionale, dans la lutte électorale dont nous sortons—c'est un parti sans idées, sans énergie, sans foi. Mais le fascisme, lui, M. M. les libéraux, n'en veut pas, de ces coteries. Comme le Parti populaire et comme le Parti socialiste, il refuse d'en entendre parler.

La déclaration du leader Turati n'est pas moins significative.

La représentation proportionnelle est juste et équitable. Elle ne nous sera pas enlevée, parce que notre victoire électorale — le terme victorieux a peut-être dépassé la pensée de l'orateur et, en tout cas, la réalité — et notre alliance avec le diable, c'est à dire avec... les populaires pour la défense de la proportionnelle, sauront nous la conserver, en dépit de toutes les tentatives réactionnaires.

* * *

Les véritables victorieux — et ce sera la conclusion finale de nos chroniques sur les élections italiennes — de la journée du 15 mai, ne sont pas les socialistes, ni les blocards libéraux, ce sont les Populaires.

Dans l'article de Mussolini que nous venons de citer, relevons encore quelques lignes.

Les populaires se fortifient. Nous l'avions, pour notre part, reconnu dès avant les élections. Ils ont, dans l'âme du peuple, un point d'appui deux fois millénaire. Les citoyens qui mettent au-dessus de tout le salut de la nation doivent se réjouir de voir les catholiques, laissant à part la question romaine et les velléités de restauration du pouvoir temporel du Pape, entrer enfin dans l'orbite nationale.

Ce langage, il est à peine besoin de le faire remarquer, demanderait une mise au point. Mais nous l'avons cité uniquement pour soumettre à nos lecteurs l'opinion, sur le Parti populaire, d'un adversaire politique autorisé et d'un anticlérical.

Le parti populaire a tenu le coup. En ce qui le concerne, la manœuvre libérale a complètement échoué. Parce qu'il a refusé de se confondre dans un bloc multicolore, parce qu'il a maintenu fièrement son programme, parce qu'il a eu le courage et le « cran » de mener jusqu'au bout, loyalement, mais énergiquement, la lutte qu'il n'a pas provoquée, il en sort grandi dans l'estime générale et peut reprendre avec une nouvelle assurance la route de ses brillantes destinées.

LOUIS PICARD.



TCHÉCO-SLOVAQUIE

Situation religieuse

Les catholiques n'ont, en face d'eux, que des ennemis déclarés. Dans le camp socialiste c'est manifeste, surtout depuis que le juif Meissner a supplanté dans la direction de la droite socialiste le chrétien Nemeč, fondateur du parti ; il en est de même chez les communistes. Les agrariens aussi sont des adversaires : c'est dans leurs rangs qu'on rencontre le fameux député Zahrodnik. Quant au parti de Kramarsch, le parti nationaliste démocrate, qui unit dans son sein les intellectuels des villes et les instituteurs athées, il nous est très hostile. Et il importe de dire un mot ici des *Sokols*. Ces sociétés de gymnastique, fondées vers les années 60, sous forme d'associations neutres et purement nationales, sont tombées au cours des vingt années qui précédèrent la guerre, entièrement aux mains d'éléments hostiles au catholicisme, plus spécialement des instituteurs et des professeurs athées. Actuellement les *Sokols* sont au point de vue religieux un organisme des plus dangereux. Il eut d'ailleurs une très grande part dans le mou-

vement schismatique. Toutefois, le parti le plus furieusement anti-catholique est le parti de Benesch. C'est là qu'au cours du récent recensement on rencontra les plus ardents agitateurs.

L'été passé la campagne contre les catholiques avait quelque peu diminué. Mais vers la fin de l'automne et surtout au début de 1921, elle reprit avec une vigueur inouïe. Le recensement devait être le terrain d'une lutte acharnée. Sans doute, nos pertes ne sont pas minimes et il faut plaindre les malheureux qui se sont laissés entraîner. D'autre part, le recensement a éclairci la situation. Nulle part ailleurs peut-être il n'y avait autant de catholiques non pratiquants qu'en Bohême. La plupart des apostats sont en général des personnes et des familles qui déjà depuis des années, longtemps avant la guerre, ne fréquentaient plus l'église. En grande partie, au moins 80 %, les apostats appartiennent aux milieux de demi-intellectuels : instituteurs, employés du chemin de fer, etc.

Une chose est à signaler : l'énorme influence de Masaryk sur les esprits par sa fausse philosophie. Je pense qu'il y a peu de philosophes qui, par leurs fausses doctrines, aient fait autant de mal que lui parmi la jeunesse estudiantine. A ce point de vue on ne peut lui comparer que le professeur Jodl de Vienne, mort récemment. Si peut-être nulle part ailleurs, hélas, l'athéisme n'est autant répandu qu'ici, spécialement parmi les intellectuels, les professeurs, les instituteurs, les employés, etc, nous le devons à Masaryk.

Lorsqu'il fut question de Masaryk pour occuper une chaire à l'Université de Prague, l'archevêque de Prague, Mgr Schonborn, s'en alla à Vienne trouver le ministre d'alors, Gautsch, et lui déconseilla de nommer Masaryk. Mais Gautsch crut pouvoir passer outre à cet avertissement.

Certes il faut regretter le grand nombre de défections qui se sont produites parmi les catholiques — on les évalue à un million — mais apers tout, on peut se féliciter de ce que l'orage ait enfin éclairci le ciel. Il aurait mieux valu pourtant que la lutte que nous soutenons en ce moment se fut produite dans les années 70 et 80.

Le parti populaire, fondé en septembre 1918 par la fusion des partis catholique-national et chrétien-social, a déjà obtenu des résultats appréciables dans son œuvre d'organisation et de formation du peuple catholique. Le Congrès catholique d'août 1920, très bien réussi, et le cortège imposant qui défila sur le Hradschin l'ont bien montré.

La société de gymnastique catholique « Orel » fondé quelques années avant la guerre, marche très bien et fait des progrès rapides. La presse catholique aussi fait vaillamment sa besogne. Déjà le tirage du quotidien *Lid*, bien que fondé depuis la guerre, a atteint 40.000.

Aussi est-ce avec confiance que le parti populaire peut attendre les nouvelles élections, qui sans doute, se feront prochainement : celles-ci lui viendraient même très à point, car à l'exception des communistes qui prendront vraisemblablement des voix à la droite socialiste, le parti populaire sera probablement le seul parti qui gagnera un nombre notable de voix. Surtout en Moravie et en Slovaquie la population généralement très croyante et fidèle au catholicisme est réfractaire à l'agitation anticatholique de Prague. Pour se rendre compte de la foi et des convictions catholiques du peuple morave il faut avoir été à Velehrad le jour de fête des SS. Cyrille et Méthode ou à Hostein le jour de l'Assomption et y avoir vu les foules compactes venues de toutes les parties de la Moravie et de la Slovaquie. Car la situation est bien meilleure en Moravie qu'en Bohême. Les résultats du recensement le prouvent à l'évidence. Alors qu'en Bohême on trouve de nombreux endroits où les apostasies atteignent 50 % et même des localités où la majorité de la population a abandonné l'Église, en Moravie au contraire on peut compter sur les doigts les endroits avec 50 % d'apostats et l'on pourra difficilement trouver une seule localité où la majorité ait fait défection...

Donc, pour nous résumer, l'avenir nous permet à nous, catholiques, d'envisager avec optimisme la lutte engagée.

Une seule chose nous manque : un chef, qui, avec un prestige incontesté, fasse montre d'énergie.

Das Neue Reich, 22 mai 1921.

Comte Dr G. KALNOKY.



BANQUE D'ANVERS

SOCIÉTÉ ANONYME
FONDÉE EN 1822

48, place De Meir, Anvers

CAPITAL (entièrement versé) frs 35.000.000
RÉSERVES » 35.000.000

Toutes opérations de Banque et de Bourse

BANQUE ITALO-BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL (entièrement versé) frs 50.000.000
RÉSERVES » 22.000.000

SIÈGE SOCIAL : 48, place De Meir, Anvers

FRANCE :

Paris, 62, rue de la Chaussée d'Antin

GRANDE-BRETAGNE :

Londres, 50, Old Brood street. E. C.

SUCCURSALES ET AGENCES :

ARGENTINE : Buenos-Ayres.

BRÉSIL : Sao-Paulo, Rio de Janeiro, Santos, Campinas.

CHILI : Valparaiso, Santiago

URUGUAY : Montevideo.

Correspondants dans toutes les places principales

de L'Amérique du Sud

La Banque Italo-Belge se charge de toutes opérations de Banque où elle est établie.

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

Spécialité de Meubles laqués

MOBILIERS COURANTS

POUR

Pensionnats – Instituts – Couvents

≡ **F. HENRI ROTH** ≡

Usine mécanique : rue Jolly, 15, BRUXELLES

Meubles de luxe, Bureaux, Fumoirs, Chambres à coucher, Salons, etc., sur modèle ou sur projet

FOURNITURES GARANTIES DE 1^{er} CHOIX

En'prises générales d'ameublement pour Hôtels, Restaurants, Magasins, etc. — BOISELLERIE.

Devis gratuits sur demande

La société anonyme "BRABO FILMS,,

21, rue des Tanneurs, Anvers

Loue : 1) Tous genres de films-programmes complets ; 2) Des diapositives avec textes français ou flamands suivant demande.

Vend : 1) Des appareils de projections et de cinématographie ; 2) Des appareils cinématographiques spécialement destinés à l'enseignement, sans danger d'incendie, avec lampe à incandescence.

Installe : Des postes complets s'adaptant à tous les courants électriques.

Donne : 1) Des séances à domicile ; 2) Des renseignements sur toutes les questions intéressant les projections ou la cinématographie.

Possède : 1) 24.000 clichés pour projections fixes ; 2) Un grand choix de films de tous genres en exclusivité.

Téléphone — Anvers 6044

VERITAS

Librairie Universelle Catholique



Rayons : LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE, ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE. — ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICULTURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNEMENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21. ANVERS

Maison historique de Victor Hugo

Grand'Place, 26, BRUXELLES

F. BAL-JANSSENS

Poteries flamandes — Dinanderies

Cuivres anciens

Souvenirs de Bruxelles

Cartes postales

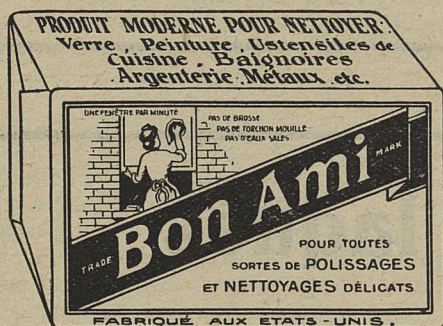
LISEZ ET PROPAGEZ

L'EFFORT

organe de l'A. C. J. B.

126, RUE DE TIRLEMONT

LOUVAIN



THE BON AMI Co -- New-York

" BON AMI "

NETTOIE

Peinture
Boiseries
Fenêtres
Marbres
Baignoires
Toiles cirées

POLIT

Miroir
Laiton
Nickel
Cuivre
Zinc
Aluminium

FAIT RELUIRE

Fer-Blanc
Couteaux
Fourchettes
Acier
Émail
Faïence

ÉCURE

Poterie
Bouillottes
Éviers
Vaisselle
Réfrigérateurs
Fer

N'égratigne ni les glaces ni le poli des meubles

::: En vente dans les principales Épiceries et Drogueries :::

AGENT GÉNÉRAL DÉPOSITAIRE :

E. B. HOTCHKISS, 39, rue St-Jean, Bruxelles